Document généré le 24 avr. 2024 17:10

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Biographies imaginaires

Jean-Pierre Martel

Numéro 87, automne 2000

Lire de la fiction

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14699ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Martel, J.-P. (2000). Biographies imaginaires. *Moebius*, (87), 103–107.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Jean-Pierre Martel

Biographies imaginaires

Il était une fois un petit historien aux grands yeux verts. Il vivait seul au beau milieu d'une bibliothèque démesurée, la plus grande de tout le pays, en fait. Il s'y réfugiait aussi souvent et aussi longtemps que possible, dès que ses travaux de chercheur et d'agrégé universitaire le libéraient de son exigeant quotidien.

Sa remarquable bibliothèque de chêne blond couvrait tous les murs sans exception de son gigantesque manoir, du plancher au plafond. Les rayons surpeuplés pliaient dangereusement sous le poids de tous ces livres reliés en pur maroquin. Leur couleur variait du rouge au brun, dépendant de la période où l'artisan relieur les lui avait retournés. Une envoûtante odeur d'encre, de peau de chèvre, de sumac et de noix de galle tenait ses sens en éveil, peu importe l'heure du jour ou de la nuit où il s'y cloîtrait. Le premier étage regroupait des romans, nouvelles, recueils de contes et poèmes du monde entier, de *La chanson de Roland* et de *La princesse de Clèves* jusqu'aux derniers *Harry Potter*. Au second, se retrouvaient les grandes pièces de théâtre du répertoire international, des célèbres tragédies grecques aux tristes comédies actuelles.

Le petit historien louvoyait dans les entrelacs de son univers secret avec l'assurance d'un ado tout-ce-qu'il-y-a-de-plus-ordinaire surfant allègrement sur le Net, ou du docteur Champlain Charest furetant dans l'une de ses fastueuses caves à vins de Sainte-Marguerite- du-Lac-Masson. Il n'hésitait jamais, il dénichait toujours rapidement l'œuvre en question, le passage recherché. Comme s'il avait déjà emmagasiné derrière ses grands yeux verts le contenu intégral de son trésor livresque!... Celui-ci ressemblait en tous points aux

nombreuses bibliothèques cossues que nous avons tous déjà visitées et admirées. En plus imposant, cependant. Et en plus désordonné, aussi!... Bizarrement, les milliers de titres dorés qui ornaient chacun des murs de son repaire littéraire n'étaient pas rangés par ordre alphabétique. Œnologue amateur, le petit historien s'était-il laissé influencer par ses maîtres à déguster en classant ses œuvres par régions, par appellations contrôlées – par lui –, par formats ou par millésimes? Un peu de sérieux!...

L'immense bibliothèque du petit historien avait ceci d'unique au monde qu'elle répertoriait ses œuvres reliées selon l'ordre alphabétique de leurs personnages principaux!!! Les œuvres de Sir Arhtur Conan Doyle se retrouvaient donc dans les H, Nabokov dans les L. James Joyce se répandait tantôt dans les F, tantôt dans les D, les M et les B, Victor-Lévy Beaulieu dans les B lui aussi – tiens, tiens! –, Roger Lemelin dans les P, Beckett dans les G, Genet dans les B. Quoi de plus... normal, quand on consacre sa vie, la vraie, celle qui nous passionne plutôt que celle qui nous ravitaille, à créer un *Dictionnaire des biographies imaginaires!...* Chaque personnage marquant de la littérature mondiale y avait sa propre page, où on le ou la retrouvait avec plaisir dans sa vie de tous les jours, avant, après ou autour de l'œuvre qui l'avait rendu célèbre.

Le petit historien fouillait les moindres recoins de son imagination gardée trop longtemps en otage professionnel, pour nous apprendre... que c'était la grande sœur de Sherlock Holmes qui l'avait véritablement initié, dès sa tendre jeunesse, à la cocaïne ainsi qu'aux plaisirs sexuels, ce qui l'avait poussé définitivement vers l'homosexualité...

On y lisait aussi que Lolita était décédée à Juneau, en Alaska, le 27 novembre 1958, des suites d'une infection pulmonaire. À temps pour la publication du roman-fétiche de Nabokov à qui Humbert Humbert avait fortement suggéré, dans les toutes dernières pages de son exposé, de publier son mémoire seulement après la mort de la jeune nymphette. Lolita était restée plus longtemps que prévu en Alaska, mais moins longtemps

que prévu avec son cher mari Dick, qu'elle avait largué dès l'apparition du premier don Juan sudiste. Faut dire que les tentations ne manquaient pas, vu qu'elle gérait le seul bar dansant de la ville, rue King. Fait étonnant entre tous, elle avait repris le nom de Humbert quelques années avant sa mort!...

Dans les B, on retrouvait en 1923, l'année suivant son apparition dans *Ulysse*, l'énigmatique agent de publicité Léopold Bloom. Il était maintenant passé du côté client, dirigeant les destinées de la bière Guinness pour l'Irlande du Nord. Basé à la brasserie de St. James's Gate, à Dublin, il y avait rejoint son ancien fournisseur de thé Tom Kernan – de Pulbrook, Robertson & Co., vous vous souvenez – qui, comme lui, s'était transformé graduellement en panneau-réclame ambulant de la célèbre stout. On les reconnaissait facilement à leurs cheveux teints blonds, à leurs vêtements noirs arborant la griffe d'Arthur Guinness, et évidemment à la rougeur de leurs nez... Bloom s'enfila plusieurs années très heureuses, mais sans jamais faire aucune autre apparition dans un roman digne de ce nom.

Toujours dans les B, on faisait la rencontre du «vrai» Abel Beauchemin dit Bibi-la-Gomme, selon Beaulieu. Il travaillait bel et bien à la taverne du pont Pie-IX dont la photo ornait la couverture originale de *Race de monde,* mais jamais il n'avait contribué à écrire ce roman inclassable. Au mieux avait-il déjà pris une bière avec Beaulieu, mais pas plus... Plus de bière, oui, mais pas plus, on se comprend. D'ailleurs, ses recherches en généalogie – c'était son dada – peuvent attester qu'il ne fait pas partie de cette souche de Beauchemin du Bas-du-Fleuve, que son père ne s'appelle pas Dentifrice, mais bien Rince-bouche, qu'il n'est évidemment pas le sixième de ses douze enfants, et qu'il n'a jamais figuré dans aucun téléroman à la télévision. Marginal un jour, marginal toujours...

Le Guillaume qui tue des hommes, le Guillaume de maman Plouffe, avait donné un nouveau tournant à sa carrière d'artilleur, dès le roman terminé, le 24 avril 1948. Il était revenu à Québec en héros, prendre la direction des tabacs Roch et promouvoir les fameuses

cigarettes Rothmans. Et il continuait comme si de rien n'était sa carrière de lanceur de baseball amateur, tous les samedis matins au parc des Braves. Tout cela, avant même l'apparition de la télévision qui allait, comme tout le monde le sait, modifier passablement son horaire: les répétitions, les enregistrements, les tournées de promotion, les signatures d'autographes... Continuant de se laisser pousser au gré des vents favorables, le beau Guillaume allait bientôt profiter au maximum de son statut de vedette du cinéma local en faisant la conquête croustillante de plus d'une starlette ambitieuse... (voir les noms dans la section P).

Dans les G, on décrivait avec force détails savoureux l'incroyable réception qu'avait donnée Godot lui-même à la suite de la première de la pièce de Beckett, le 5 janvier 1953 au Théâtre Babylone. Dans les coulisses surchargées de champagne, de caviar et de canapés de chez Fauchon, on les retrouvait tous, Estragon, Vladimir, Lucky, Pozzo, et même le metteur en scène Roger Blin. Avec toutes ces courses de dernière minute, Godot n'était jamais arrivé à temps pour rejoindre ses comparses sur scène. Mais vu la qualité de la réception, tout le monde le lui pardonnait bien. Sauf peut-être Beckett, qu'on attendit longtemps et en vain, et qui raya même définitivement le nom de Godot des futures distributions de sa pièce. On dit que Godot en prit ombrage et qu'il s'embarqua le lendemain pour l'Amérique du Sud d'où on n'entendit plus jamais parler de lui, sauf par Jorge Luis Borges dans un de ses contes fantastiques... Il y racontait que Godot y aurait fini ses jours en compagnie de Solange Lemercier, la bonne de Genet qui avait vu comme nous sa sœur Claire ingurgiter le tilleul de madame empoisonné de dix cachets de gardénal. Et ils n'eurent pas de nombreux enfants...

Pas plus que le petit historien aux yeux verts, qui consacrait sa vie à l'invention de ses biographies littéraires. Nerveusement, inlassablement. Il se voyait lui-même, et non sans raison, comme un des personnages de sa propre bibliothèque – le seul à n'avoir pas encore sa propre page. Et il craignait par-dessus tout que son

propre créateur mette prématurément fin à ses jours heureux en lui retirant à tout jamais le droit de repousser encore plus loin les frontières éclatées de la fiction littéraire.